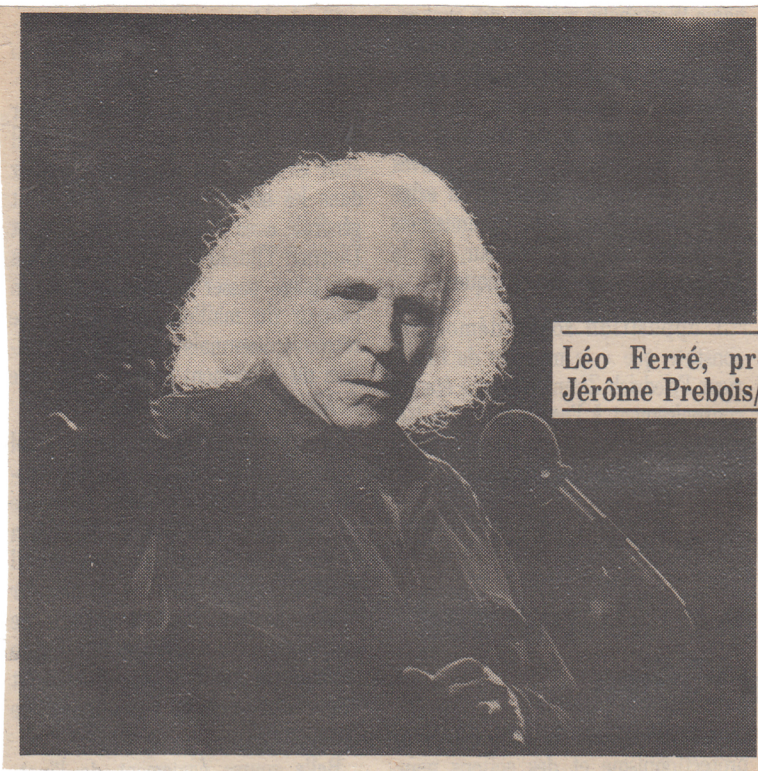


Ferré, avec le temps...



Léo Ferré, provocateur désabusé. (Photo Jérôme Prebois/Kipa.)

A 70 ans, Léo Ferré a gardé l'esprit libre et la gouaille tout autant. Invité aux Francofolies de La Rochelle, l'éternel anarchiste décoche maintenant quelques flèches.

Au moment où tous les journalistes vous tombent dessus pour célébrer, à leur manière, votre 70^e anniversaire, quel bilan faites-vous de vos relations avec la presse?

— Je suis gentil avec les journalistes. En général, cela se passe bien entre nous. Mais il y a les journalistes et il y a les critiques. Ceux-ci, je ne peux pas les supporter. Ce sont des gens qu'il faut supprimer demain matin. Ou ce soir. C'est vrai...

Je me souviens d'un critique de théâtre, mort aujourd'hui, qui était passé à l'Académie française. Ce type démolissait des acteurs et des représentations de façon parfois ordurière, simplement pour arriver. J'habitais dans l'Eure, j'avais une maison et un gros saint-bernard. Je l'avais connu chez une amie. Il avait une maison pas loin. Un jour, je passe devant lui, il mangeait une pomme sur la place du village, et je dis en riant à mon chien : « Tu vois, c'est devant ça que tremble tout le théâtre! »

Aujourd'hui, tout devient périphérique

— Peu de gens savent que vous avez fait vos premières armes à Radio-Monte-Carlo...

— C'était très différent, alors. Ce n'était pas encore une radio « périphérique », comme on dit. D'ailleurs, aujourd'hui, tout devient périphérique...

— La télévision aussi?

— N'en parlons pas! C'est terminé. Cette nuit, je suis rentré vers deux heures du matin et ma femme a allumé la télévision. J'ai vu sur Canal Plus un film porno. C'était horrible. Pourquoi laisse-t-on faire ça? Déjà, le mot pornographie, je ne suis pas d'accord avec. On pouvait faire des choses aussi provocantes, mais intelligentes aussi.

— Vous avez dit, un jour, qu'un spectacle était un peu une tricherie. Vous le pensez toujours?

— A quel point de vue? Non, je ne le pense pas. C'est une belle tricherie dans le sens où il y a des gens, dans le noir, qui regardent et il y a quelqu'un sur la scène ou des comédiens qui jouent la comédie, donc qui mettent les spectateurs dans un autre monde. C'est dans ce sens-là que c'est une tricherie. Mais alors, l'art, le bel art, est aussi une tricherie.

— Vous parlez beaucoup, sur scène, entre vos chansons. On vous l'a parfois reproché...

— On m'a fait tous les reproches. Je parle un peu parce que cela me distrait, m'amuse. Parce que ce n'est pas toujours drôle d'être sur scène. Je n'aime pas faire ce métier. Je n'aime pas chanter. Je le fais parce c'est comme ça.

— Vous n'aimez pas chanter et pourtant, sans cela, vous avez souvent dit que vous n'auriez sans doute jamais écrit le moindre vers...

— C'est vrai. Je n'aurais pas pu. Et puis, j'aurais écrit pour qui?

— Quel conseil donnez-vous à votre fils qui va au lycée à Sienne? Est-ce qu'il faut étudier, passer son temps dans les livres ou faut-il vivre ses propres expériences?

— On est comme on est. Je suis allé longtemps à l'école. J'étais un élève moyen. Il faut se cultiver en essayant d'oublier vite.

— S'instruire implique-t-il une certaine forme de contrainte?

— Je ne le pense pas. C'est un plaisir de se cultiver. Il y a une chose que j'ai beaucoup aimé, c'est le vocabulaire. Je lis le dictionnaire encore de temps en temps. Cela m'apprend des choses, c'est divertissant... Les romans, c'est difficile, à moins de tomber sur des grands talents. C'est très rare.

— Vous lisez peu de romans?

— Je surlis, c'est-à-dire que je lis très vite. Je ne lis plus. Très rarement. J'ai autre chose à faire.

— Mais la poésie ne se laisse pas survoler...

— Non, la poésie, c'est difficile. Le service que j'ai pu rendre à des poètes comme Verlaine, Baudelaire, Apollinaire, c'est de les faire connaître à des tas de gens. J'ai fait cela humblement et j'en suis très content.

— Est-ce qu'un poète comme vous peut aimer le sport?

— Je ne l'ai jamais bien connu mais ce n'est pas mal fait quand on le voit à la télévision... Il y a une chose qui m'avait frappé, c'est quand Hitler avait quitté le stade olympique de Munich parce que Owens avait gagné. Quelle horreur! Comment est-ce possible que des gens se laissent mener par un type pareil? Il devait sentir à des kilomètres. Il devait sentir quoi? Oh! là, là, c'est grave. Cela risque d'arriver à nouveau. Allez savoir pourquoi! Les gens sont bourgeois, vous savez. La plupart

des gens sont bourgeois, ils sont de droite. C'est grave.

— On dit que vous êtes le dernier des monstres sacrés de la chanson française. Il paraît que cela vous agace.

— Je n'ai pas été un monstre sacré. Ce sont des mots qu'« ils » emploient comme ça. Je ne sais pas s'il y a encore des monstres sacrés... avant il y en avait... Bof! Je ne crois plus beaucoup à ça. Des monstres, il y en a trop.

— Vous n'avez jamais réussi à accrocher le public de l'Italie, où vous vivez, alors que vous êtes très populaire en Allemagne.

— C'est comme ça. Les Italiens sont très pro-italiens. La chanson ita-

lienne est très très débile. En général, c'est vrai.

— Vous n'avez pas essayé d'écrire en italien?

— Non. Je ne sais pas assez l'italien pour écrire dans cette langue. J'ai fait deux ou trois disques en italien avec des traducteurs de grand talent. Cela dit, on ne traduit pas la poésie. La traduire pour qu'elle épouse la

même musique, la musique baroque française dans mon cas, ce n'est pas ça.

Je ne veux pas devenir un vieux con

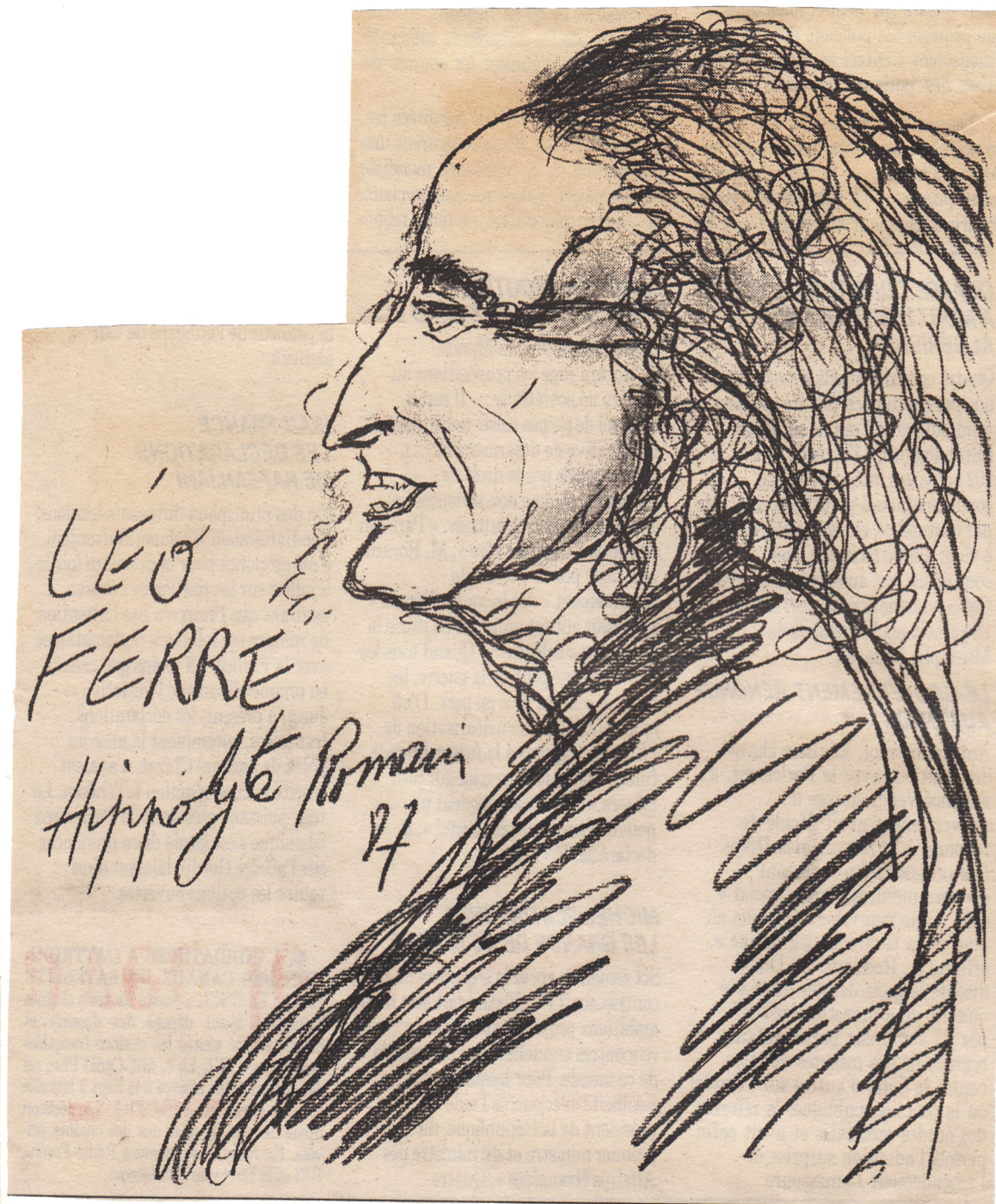
— Et l'Italie?

— Oh! l'Italie... C'est un pays qui se défend très bien. On dit toujours que c'est la fin des haricots là-bas mais les gens se débrouillent. Il y a cette D.C., Démocratie chrétienne, qui vieillit mais qui est au pouvoir depuis quarante ans. Ils en ont pris un coup avec ce socialiste socialisant, Craxi. Très fort ce type.

— Est-ce que vous avez peur, comme Jacques Brel, de vieillir plus que de mourir?

— Il ne faut pas se poser la question de vieillir. C'est une question de chiffres. Moi, je n'avais jamais pensé à cela. L'année dernière, j'ai eu au mois d'août 70 ans. Septuagénaire. Je me suis dit : est-ce que je suis vieux? C'est terrible de se poser cette question. Ma sœur a trois ans de plus que moi. Quand elle allait avoir 50 ans, elle m'a dit : Léo, dans six mois, je suis « quinquagénaire ». Le véritable ennui, c'est le vieillissement dans la tête. Je dis toujours à ma femme : « Je ne veux pas devenir un vieux con. » D'autant que si je deviens un vieux con, je ne saurais pas que je le suis et que si je le savais, je ne le serais plus.

Recueilli par PHILIPPE MARTINAT



■ LÉO FERRÉ n'aime guère les distinctions et les honneurs, mais il a quand même accepté l'hommage que lui ont rendu les journalistes en lui remettant jeudi soir, dans le cadre des 3^{es} Francofolies de La Rochelle, un « Prix spécial du jury » pour « l'ensemble de son œuvre ». Palme (en l'occurrence une chouette rieuse) symbolique, à l'occasion des premiers « Petits Roberts de la chanson française ».

ENTREZ LES ARTISTES!

Ferré, avec le temps...

A 70 ans, Léo Ferré a gardé l'esprit libre et la gouaille tout autant. Invité aux Francofolies de La Rochelle, l'éternel anarchiste décoche maintenant quelques flèches.

Au moment où tous les journalistes vous tombent dessus pour célébrer, à leur manière, votre 70^e anniversaire, quel bilan faites-vous de vos relations avec la presse?

- Je suis gentil avec les journalistes. En général, cela se passe bien entre nous. Mais il y a les journalistes et il y a les critiques. Ceux-ci, je ne peux pas les supporter. Ce sont des gens qu'il faut supprimer demain matin. Ou ce soir. C'est vrai...

Je me souviens d'un critique de théâtre, mort aujourd'hui, qui était passé à l'Académie française. Ce type démolissait des acteurs et des représentations de façon parfois ordurière, simplement pour arriver. J'habitais dans l'Eure, j'avais une maison et un gros saint-bernard. Je l'avais connu chez une amie. Il avait une maison pas loin. Un jour, je passe devant lui, il mangeait une pomme sur la place du village, et je dis en riant à mon chien : « Tu vois, c'est devant ça que tremble tout le théâtre! »

Aujourd'hui, tout devient périphérique

- Peu de gens savent que vous avez fait vos premières armes à Radio-Monte-Carlo...

- C'était très différent, alors. Ce n'était pas encore une radio « périphérique », comme on dit. D'ailleurs, aujourd'hui, tout devient périphérique...

- La télévision aussi?

- N'en parlons pas! C'est terminé. Cette nuit, je suis rentré vers deux heures du matin et ma femme a allumé la télévision. J'ai vu sur Canal Plus un film porno. C'était horrible. Pourquoi laisse-t-on faire ça? Déjà, le mot pornographie, je ne suis pas d'accord avec. On pouvait faire des choses aussi provocantes, mais intelligentes aussi.

- Vous avez dit, un jour, qu'un spectacle était un peu une tricherie. Vous le pensez toujours?

- A quel point de vue? Non, je ne le pense pas. C'est une belle tricherie dans le sens où il y a des gens, dans le noir, qui regardent et il y a quelqu'un sur la scène ou des comédiens qui jouent la comédie, donc qui mettent les spectateurs dans un autre monde. C'est dans ce sens-là que c'est une tricherie. Mais alors, l'art, le bel art, est aussi une tricherie.

- Vous parlez beaucoup, sur scène, entre vos chansons. On vous l'a parfois reproché...

- On m'a fait tous les reproches. Je parle un peu parce que cela me distrait, m'amuse. Parce que ce n'est pas toujours drôle d'être sur scène. Je n'aime pas faire ce métier. Je n'aime pas chanter. Je le fais parce c'est comme ça.



Léo Ferré, provocateur désabusé. (Photo Jérôme Prebois/Kipa.)

- Vous n'aimez pas chanter et pourtant, sans cela, vous avez souvent dit que vous n'auriez sans doute jamais écrit le moindre vers...

- C'est vrai. Je n'aurais pas pu. Et puis, j'aurais écrit pour qui?

- Quel conseil donnez-vous à votre fils qui va au lycée à Sienne? Est-ce qu'il faut étudier, passer son temps dans les livres ou faut-il vivre ses propres expériences?

- On est comme on est. Je suis allé longtemps à l'école. J'étais un élève moyen. Il faut se cultiver en essayant d'oublier vite.

- S'instruire implique-t-il une certaine forme de contrainte?

- Je ne le pense pas. C'est un plaisir de se cultiver. Il y a une chose que j'ai beaucoup aimé, c'est le vocabulaire. Je lis le dictionnaire encore de temps en temps. Cela m'apprend des choses, c'est divertissant... Les romans, c'est difficile, à moins de tomber sur des grands talents. C'est très rare.

- Vous lisez peu de romans?

- Je surlis, c'est-à-dire que je lis très vite. Je ne lis plus. Très rarement. J'ai autre chose à faire.

- Mais la poésie ne se laisse pas survoler...

- Non, la poésie, c'est difficile. Le service que j'ai pu rendre à des poètes comme Verlaine, Baudelaire, Apollinaire, c'est de les faire connaître à des tas de gens. J'ai fait cela humblement et j'en suis très content.

- Est-ce qu'un poète comme vous peut aimer le sport?

- Je ne l'ai jamais bien connu mais ce n'est pas mal fait quand on le voit à la télévision... Il y a une chose qui m'avait frappé, c'est quand Hitler avait quitté le stade olympique de Munich parce que Owens avait gagné. Quelle horreur! Comment est-ce possible que des gens se laissent mener par un type pareil? Il devait sentir à des kilomètres. Il devait sentir quoi? Oh! là, là, c'est grave. Cela risque d'arriver à nouveau. Allez savoir pourquoi! Les gens sont bourgeois, vous savez. La plupart

des gens sont bourgeois, ils sont de droite. C'est grave.

- On dit que vous êtes le dernier des monstres sacrés de la chanson française. Il paraît que cela vous agace.

- Je n'ai pas été un monstre sacré. Ce sont des mots qu'ils emploient comme ça. Je ne sais pas s'il y a encore des monstres sacrés... avant il y en avait... Bof! Je ne crois plus beaucoup à ça. Des monstres, il y en a trop.

- Vous n'avez jamais réussi à accrocher le public de l'Italie, où vous vivez, alors que vous êtes très populaire en Allemagne.

- C'est comme ça. Les Italiens sont très pro-italiens. La chanson ita-

lienne est très très débile. En général, c'est vrai.

- Vous n'avez pas essayé d'écrire en italien?

- Non. Je ne sais pas assez l'italien pour écrire dans cette langue. J'ai fait deux ou trois disques en italien avec des traducteurs de grand talent. Cela dit, on ne traduit pas la poésie. La traduire pour qu'elle épouse la

même musique, la musique baroque française dans mon cas, ce n'est pas ça.

Je ne veux pas devenir un vieux con

- Et l'Italie?

- Oh! l'Italie... C'est un pays qui se défend très bien. On dit toujours que c'est la fin des haricots là-bas mais les gens se débrouillent. Il y a cette D.C., Démocratie chrétienne, qui vieillit mais qui est au pouvoir depuis quarante ans. Ils en ont pris un coup avec ce socialiste socialisant, Craxi. Très fort ce type.

- Est-ce que vous avez peur, comme Jacques Brel, de vieillir plus que de mourir?

- Il ne faut pas se poser la question de vieillir. C'est une question de chiffres. Moi, je n'avais jamais pensé à cela. L'année dernière, j'ai eu au mois d'août 70 ans. Septuagénaire. Je me suis dit : est-ce que je suis vieux? C'est terrible de se poser cette question. Ma sœur a trois ans de plus que moi. Quand elle allait avoir 50 ans, elle m'a dit : Léo, dans six mois, je suis « quinquante ». Le véritable ennui, c'est le vieillissement dans la tête. Je dis toujours à ma femme : « Je ne veux pas devenir un vieux con. » D'autant que si je deviens un vieux con, je ne saurais pas que je le suis et que si je le savais, je ne le serais plus.

Recueilli par PHILIPPE MARTINAT

■ LÉO FERRE n'aime guère les distinctions et les honneurs, mais il a quand même accepté l'hommage que lui ont rendu les journalistes en lui remettant jeudi soir, dans le cadre des 3^{es} Francofolies de La Rochelle, un « Prix spécial du jury » pour « l'ensemble de son œuvre ». Palme (en l'occurrence une chouette rieuse) symbolique, à l'occasion des premiers « Petits Roberts de la chanson française ».

